

MESSAGER DES THÉÂTRES ET DES ARTS, 28 octobre 1855, pp. 2-3.

(Première représentation le 25 octobre.)

La nouvelle direction du Théâtre-Lyrique vient enfin d'inaugurer sa bienvenue. A voir la foule choisie qui remplissait la salle, il était facile de comprendre qu'il s'agissait d'un fait immense, dont le nom si promptement illustre de M. Gevaert [Gevaert] doublait l'autorité. Nous avouerons que la soirée de lundi nous a laissé des impressions aussi profondes que diverses, et pour les transmettre avec cette sincérité que nous voulons atteindre, nous séparerons cette fois de la distance d'un monde notre double tâche de critique littéraire et musical.

Le libretto des *Lavandières de Santarem* semble vraiment le produit d'une gageure. Depuis quelques années de nouvelles tendances artistiques tiennent en haleine le public des théâtres. Entre les pièces d'intrigue et les pièces de sentiment, il demeure hésitant. L'ancienne manière, si brillamment soutenue par le talent prodigieux de M. Scribe, est encore à cette heure noblement défendue par d'éminents esprits; comme aussi la nouvelle école compte de jeunes et plantureuses natures auxquelles les fiers efforts de George Sand et d'Alfred de Musset ont ouvert le chemin. D'un côté la charpente, l'habileté des moyens, les surprises agréables; de l'autre, la forme, la couleur, et ce je ne sais quel mélange de réalisme et de fantaisie. MM. d'Ennery [Denner] et Grangé ont voulu sans nul doute donner raison à ce dernier genre, en montrant une bonne fois l'inanité d'un scénario trop intrigué.

Imaginez un drame chargé de tous les incidents les plus invraisemblables, un faisceau de moyens impossibles, un dédale inextricable où se promènent pêle-mêle des personnages ahuris, et vous n'aurez qu'une incomplète idée des *Lavandières de Santarem*. Ce n'est pas qu'il n'y ait une dépense effroyable de talent dans cette œuvre hybride; le vertige vous saisit rien qu'en pensant à ce qu'il a fallu de travail pour mêler toutes ces scènes. Certes, si nous voulions hasarder l'analyse d'un tel scénario, ce ne serait pas trop des seize colonnes de ce journal, et nous ne serions pas certain d'en sortir à notre honneur. Nous préférons nous avouer vaincu par cet imbroglio; et si, pour la satisfaction de nos lecteurs, nous risquons de saisir une partie du fil conducteur, nous sommes loin d'affirmer qu'il ne se brisera pas plusieurs fois dans nos mains incertaines.

Un roi de Portugal, nous ne dirons pas lequel, s'est subitement épris d'un portrait mystérieux trouvé dans les gazons du parc, et comme on ne manque pas, dans les demeures royales, de courtisans officieux prompts à saisir l'occasion de servir la passion du maître, un certain marquis s'est mis à la recherche de l'inconnue. Conduit par son étoile, ce pourvoyeur honnête arrive dans le village de Santarem et ne tarde pas à y rencontrer l'original du portrait. Cet original est une belle fille, lavandière de profession, quoique son père soit un des plus grands seigneurs de la cour. Cette jeune fille vertueuse soupire pour un soldat. L'était de la lavandière étant un obstacle à l'union de ces amants, le soldat rêve des choses impossibles; il ne s'agit de rien moins que d'obtenir le grade de sergent pour être digne de Margarida. Tandis qu'on tend des pièges infâmes à l'honneur de sa fille, le vieux gentilhomme s'occupe de chercher une nourrice à un petit prince dont il n'est pas autrement question dans le drame. Le mari de la nourrice, jaloux comme Orosmane, s'élançe derrière la voiture qui enlève Margarida, tandis que le jeune D. Luiz, colonel de seize ans, fait défiler ses troupes.

Au second acte, Margarida, transportée à la cour, est présentée au roi. Ravi d'apercevoir la réalité de son rêve, le monarque amoureux débute près d'elle par des galanteries de caserne qui sont fièrement repoussées. Touché de cette vertu, le lion royal sait conduire sa victime dans une sorte de boudoir suspect propre à ravir

l'honneur aux jeunes filles. A peine sauvé des flammes, le roi revient poursuivi par ses remors et poursuivant la belle lavandière. Mais le soldat Manoël, qui n'a pas eu le temps de remettre son épée au fourreau, provoque ce roi généreux qui le fait arrêter.

Au troisième acte Manoël va être conduit au supplice; Margarida supplie son père de le lui accorder pour époux. Pendant que le vieillard délibère, le marquis pourvoyeur revient à de meilleurs sentiments et va demander au roi la grâce de Manoël; le monarque la lui accorde; ce qui n'empêche pas que Manoël ne doive être immédiatement fusillé comme déserteur. Le désespoir des amants est extrême, lorsqu'une marche annonce le retour du régiment de Manoël. Nous ignorons trop le code militaire du Portugal pour expliquer à nos lecteurs comment ce fait peut empêcher un déserteur d'être mis à mort. Quoiqu'il en soit, tout finit bien, et la toile tombe sur une marche militaire qui sert à exprimer la félicité générale.

Encore une fois nous croyons être de bonne foi en écrivant ces lignes; nous aimons la critique sérieuse, nous voulons la faire telle; il ne faut pas s'en prendre à nous si notre souvenir troublé n'évoque devant nous que l'esquisse confuse que nous livrons sous toute réserve. Nous ajoutons ceci : c'est que le drame des *Lavandières* [*Les lavandières de Santarem*] est un chef-d'œuvre d'audience et de difficulté vaincue; si le public ne l'a pas apprécié, ce n'est pas sa faute, ni celle des auteurs, c'est uniquement celle d'un genre qui ne répond nullement aux aspirations artistiques de la nature humaine. Qu'on nous pardonne les incertitudes de cette analyse, comme nous pardonnons à MM. d'Ennery [Denner] et Grangé l'énorme fatigue que cette représentation nous a causée.

Nous avons terminé la partie la plus rude de notre tâche, nous entrons avec bonheur dans celle où il n'y aura de place que pour l'éloge; M. Gevaert [Gevaert] est un tout jeune artiste à qui deux ans ont suffi pour conquérir une importante position artistique. On aura beau parler de chance, un pareil résultat prouve un immense talent. M. Gevaert [Gevaert] a la plus belle organisation musicale que puisse donner la nature. Sûr de tous ses effets, ingénieux et brillant, il manie son orchestre d'une façon magistrale.

Parmi les organes qui servent à la vie physique et morale de l'homme, le cœur et le cerveau tiennent le rang principal; seulement, ils nous dominant par des plus ou moins larges influences. Chez M. Gevaert [Gevaert], il nous semble que c'est le cerveau qui l'emporte. Tout ce qui rentre dans le domaine spécial de l'intelligence éclate en lui dans une proportion magnifique. Nous n'entendons pas dire que M. Gevaert [Gevaert] manque de cette vive sensibilité qui est le vrai génie de l'artiste, mais jusqu'à ce jour il l'a mise en réserve. Verve entraînant, rythmes piquants, composition savante, il a tout cela; mais l'émotion réelle, mais la passion intime sont des qualités qu'il n'a pas encore prodiguées. D'ailleurs, il faut le dire, le public ne paraît pas lui en garder rancune, M. Gevaert [Gevaert] et lui sont d'excellents amis, et toute œuvre nouvelle du jeune maître est saluée par d'unanimes transports.

La musique des *Lavandières* [*Les lavandières de Santarem*] ne nous a, certes, pas fait oublier celle du *Billet de Marguerite*; mais, en lui tenant compte d'un succès obtenu en dépit d'un tel poème, son mérite est complet, et nous n'en savons pas de plus irrésistible.

Et maintenant nous citerons au hasard, car, dans tous les morceaux de cette longue partition se retrouvent l'habileté et la facilité du musicien. Rien de plus brillant que le premier chœur : *Joyeuses lavandières*, dont la tonalité mineure est relevée par un rythme des plus ingénieux. Je donnerai les mêmes éloges au boléro

chanté par M^{mes} Lauters et Bourgeois; certes, depuis M. Auber on n'a pas fait mieux. Les couplets de D. Luiz sont un peu moins distingués, mais, en revanche, la romance de Margarida est un chef-d'œuvre de mélodie. Un trio, un duo pour ténor et mezzo-soprano, dans lequel se trouvent les ravissants couplets : *A la cour!* et qui se termine par une sorte de nocturne, puis le final, tel est le bagage musical du premier acte.

Au second acte, un chœur de femmes, un peu long, mais délicieusement accompagné par un dessin de violon d'une élégance extrême, précède le grand air de Margarida; cet air n'a d'autre tort que d'être écrit dans des proportions un peu longues et d'être tout à fait étranger à l'action. La prière à six-huit accompagnée par les harpes est aussi suave que la strette : *O sainte croyance!* est vive et animée.

Le chœur de chasseurs, un trio avec couplets, les délicieux couplets bouffes de Pablo, dans lesquels la note persistante des cors imite si bien les aboiements des chiens, puis une suite effrayante de quatuors remplissent le second acte.

Au troisième, il faut citer avant tout le duo de Manoël et de Margarida, dont l'effet est puissant, bien qu'il vienne après tant d'autres morceaux de musique.

L'exécution des *Lavandières* [*Les lavandières de Santarem*] a été remarquable, malgré la lourde tâche de quelques artistes qui avaient à lutter contre des rôles impossibles; tous ont fait tels efforts de zèle et de talent que la pièce s'est soutenue et qu'à la chute du rideau la victoire était gagnée.

Dulaurens abordait pour la première fois un rôle nouveau. Ce jeune artiste semblait à l'aise devant le public. Cette création lui fait grand honneur, d'autant plus que son jeu n'est pas resté inférieur à son chant.

Prilleux, lui aussi, créait pour la première fois un rôle devant le public parisien. Mais avec l'expérience consommée qu'il possède, mais secondé surtout par les dons naturels de son heureuse organisation, Prilleux n'a pas cessé de recevoir de la foule les marques les plus spéciales d'admiration et de gaîté.

Grignon, dont le dévouement n'est égalé que par le talent, avait accepté un rôle modeste auquel il a prêté son excellente tenue et sa science profonde du théâtre.

Legrand et Marchot ont sauvé l'odieux des personnages qu'ils avaient à représenter. Legrand est non-seulement un musicien parfait, mais c'est encore un intelligent comédien dont les progrès attestent le bon vouloir.

M^{me} Lauters, à peine remise d'une indisposition qui avait entravé les répétitions des *Lavandières* [*Les lavandières de Santarem*], a fait la plus brillante rentrée. Sa voix suave et douce a plus d'une fois arraché au public d'unanimes explosions d'enthousiasme.

M^{lle} Girard est un charmant chérubin. Vive, fantasque et mutine, elle est la gaîté, le sourire, l'esprit, la gentillesse en personne. On ne sait ce qu'on doit le plus louer en elle ou de son bon vouloir qui l'amène à chaque représentation nouvelle sur la brèche artistique, ou de son talent plein attrait qui lui vaut de telles fatigues.

M^{lle} Bourgeois, qui n'avait jusqu'à ce jour paru sur la scène que dans des rôles dort sérieux, a joué avec une rondeur, une grâce, une gaîté qui nous ont vraiment surpris. Charmante sous son costume pittoresque, M^{lle} Bourgeois a monté beaucoup dans notre estime, nous sommes heureux de l'avouer. Nous ne savions pas // 3 // que

son intelligence eût des aspects si variés. Douée à la fois d'une sensibilité si dramatiquement profonde et d'un si franc sourire, M^{lle} Bourgeois peut composer les rôles les plus opposés; nous l'en félicitons de tout notre cœur.

L'orchestre, parfaitement conduit par son habile chef, M. Deloffre, s'est dignement acquitté d'une interprétation difficile; et, pour tout dire, ces dévouements réunis n'ont pas nui au triomphe mérité de M. Gevaert [Gevaert].

N'oublions pas de mentionner les costumes, dûs au crayon original de M. Ballue, le dessinateur ordinaire des théâtres de Paris. Ce n'est pas la première fois que nous avons l'occasion de féliciter cet artiste, dont le talent égale la modestie.

MESSAGER DES THÉÂTRES ET DES ARTS, 28 octobre 1855, pp. 2-3.

Journal Title: MESSAGER DES THÉÂTRES ET DES ARTS

Journal Subtitle: Consacré aux intérêts des cinq associations artistiques.

Day of Week: Sunday

Calendar Date: 28 October 1855

Printed Date Correct: Yes

Volume Number: N°86

Year: 8^e année

Series: None

Issue: Dimanche 28 octobre 1855

Livraison: None

Pagination: 2-3

Title of Article: Théâtre Lyrique

Subtitle of Article: LES LAVANDIÈRES DE SANTAREM, opéra-comique en trois actes, paroles de MM. d'Ennery [Dennery] et Grangé, musique de M. Gevaërt [Gevaert].

Distribution: *Manoël*, Dulaurens; - *le duc d'Aguilar*, Grignon; - *le baron de Casilhas*, Legrand; - *le roi*, Marchot; - *Pablo*, Prilleux. - *Margarida*, M^{me} Lauters; - *don Luiz*, Girard; - *Teresa*, Bourgeois.

Signature: Henri Boisseaux

Pseudonym:

Author:

Layout: Internal Text

Cross-reference: None